

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 14

Artikel: Ah ! Quel plaisir
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211206>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

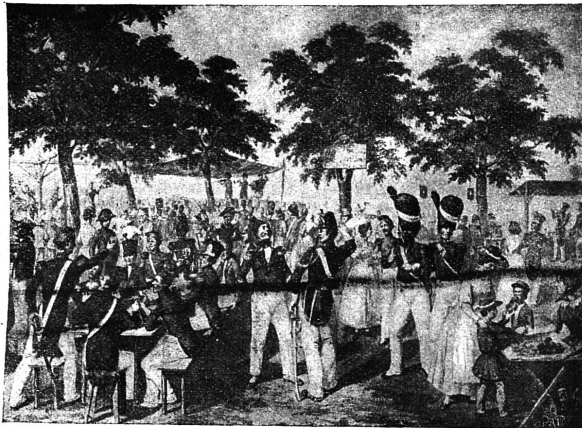
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstejn & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Sommaire du N° du 3 avril 1915 : Une abbaye de village. — Les cafignon (V. F.). — Toi s'use (Marc à Louis). — Après soixante-dix ans (M.). — L'avantage de la maigreur. — Le lendemain de la veille de Pâques. — « Valaisanneries » du Conteur (Maurice Gabbud). — Récréation arithmétique. — Sur le pavois (M.-E. T.) (A suivre).

UNE ABBAYE DE VILLAGE

Nous devons à l'obligeance de M. C. Pache-Vari-del, éditeur, communication des lignes suivantes, et du cliché qui les illustre. Le texte est extrait d'un ouvrage, peu connu, croyons-nous, qui fut édité, en 1854, à l'imprimerie Corbaz et Rouiller fils, à Lausanne. Il avait pour auteur Charles Jaccottet et pour titre : *scènes de la vie vaudoise*.

Les coups de mousquets, les petits canons qui tonnent à l'envi ; le bruit des marteaux de jeunes gens planchant un pont de danse ; les balais et les ratissoirs nettoyant le devant des maisons, reblanchies à la chaux, et fraîchement badigeonnées ; les ustensiles de cuisine qui se séchent et reluisent au soleil, sur le mur, près de la fontaine encombrée de femmes et de fillettes ; les verres choquant déjà au cabaret improvisé, dans une grange, tels sont les préparatifs nécessaires du lendemain.

Au matin, à sept heures peut-être déjà, car la *Feuille des Avis Officiels* l'a annoncé, arrivent, devant la maison communale, les membres de l'Abbaye, les uns, ceux encore inscrits au Régistre des milices, parés de leurs uniformes respectifs, les autres, vêtus de l'habit national, pour les jours extraordinaires, l'habit de gros drap bleu. Ils portent, avec orgueil, sur l'épaule, la civique carabine. En tête de la colonne qui se forme, se placent l'abbé et les membres du conseil d'administration sur lesquels flotte le drapeau sociétaire. Peut-être, les devançant, voyez-vous les marqueurs, à l'habit rouge, qui portent les cibles vierges encore. Une musique improvisée, et criarde parfois, joue la marche favorite et marque le pas à ces joyeux convives qui s'acheminent, aux acclamations des spectateurs accourus, près d'un stand préparé plusieurs jours à l'avance.

Les joutes commencent. Pendant ce temps arrivent les connaissances, les amis et les parents des villages voisins. Ils apportent quelques dons achetés à la ville voisine, et les déposent mystérieusement. Mais le tir va toujours son train : l'on est gai, les coups sont serrés ; et, à tout instant, l'on s'informe s'il n'y a point quelques bons coups de fait.

Puis, voici le dîner, le dîner homérique, où tout ce que la cheminée recelait de meilleur dans ses flancs enfumés, la cave de plus fin, le grenier de plus parfait et de plus exquis, est mis au jour, avec profusion, sur une immense table où brille une nappe damassée d'une merveilleuse blancheur. La conversation est vive et animée ; les bons mots fréquents ; la séance longue, et le mouvement continu par les gens qui se retirent et de nouveaux invités qui entrent.

Au tantôt, venez voir le cortège brillant des juvéniles et fraîches figures des jeunes gens de l'endroit qui, le ménétrier en tête, vont commencer le bal sur un *pont*, en plein air, et sous le dais azuré d'un ciel sans nuage. La jeunesse du village qu'un bouquet au chapeau distingue, lève les danses ; et celle des hameaux voisins fait son entrée à tour, à chaque proclamation du gai et caustique joueur qui fait l'office de crieur du bal rustique.

Lorsque le tir est clos, le roi de l'abbaye est proclamé, et cette royauté d'un jour s'accomplit autour des brocs de vin et des chants de liberté qui fêtent la patrie avant tout. Les prix, ordinairement des ustensiles de ménage, en fer battu, en cuivre ou en argent, sont livrés aux cris, aux libations, aux rires bruyants du cercle immense des spectateurs qui désertent la danse pour un moment. Dans la soirée, ce ne sont que chants et conversations animées se prolongeant fort tard dans la nuit.

Sortons, ami ; venez contempler au milieu de la nuit la patrie qui sommeille... La lune monte paisiblement à l'horizon, et sa douce lumière lutte, sur la pente des prés, avec les ombres

que projettent les grands bois. Quel calme dans la nature ! Nous ne parlons pas. Chacun s'abandonne à une douce rêverie...

Mais quels accords sublimes de voix harmonieuses, tout à coup, du sommet d'une colline prochaine, retentissant de toutes parts, et nous sortent de notre rêverie ? Ecoutez ! Que disent ces accents mâles et sonores ? —

« O ma patrie !
« O mon bonheur !
« Toujours chérie,
« Tu rempliras mon cœur. »

Qui chante donc ainsi ?... — C'est la jeunesse de quelque hameau voisin, qui revient de la fête et qui rentre dans ses foyers. Chantez, amis ! chantez longtemps, chantez toujours ! Chantez la patrie aimée, la nature qui chante aussi, la pure amitié, les beaux sentiments, les élans patriotiques qui ennoblissent le cœur ! Alors vous éprouverez de douces jouissances, vous deviendrez meilleurs, la cendre de vos pères se réjouira dans le tombeau, et la terre natale pourra voir longtemps encore des jours heureux.

Ah ! quel plaisir. — Deux campagnards se rencontrent un soir au cinématographe.

— T'enlève-t'y pas ! C'est toi, Daniet. Alo, que fais-tu ici ?

— Oh ! bien, je suis pou quierque jous en congé chez mon beau-frère.

— Ah ! voilà ! Et puis t'amuses-tu bien, as-tu du plaisir ?

— Alo !... Je mets tous les jous mes habits du dimanche.

LES CAFIGNONS

UN de nos lecteurs nous écrit de la Chaux-de-Fonds :

« On dit ici *cafignon* pour babouches. Ce mot me plaît ; il a quelque chose de chaud et de douillet comme les chaussures de feutre ou de lisières qu'il désigne. Pouvez-vous m'en dire l'origine ? »

Cafignon est dit pour *escafignon*, vieux mot bien français, dont les significations sont nombreuses, et dont la plus ancienne est *escarpin*, *pantoufle* ou *chausson*.

Rabelais, parlant des étranges alliances qui se faisaient en l'île d'Ennasin, écrit : « En une salle, je vis qu'on mariait une vieille botte avec un jeune et souple brodequin... En une autre salle basse, je vis un jeune *escafignon* épouser une vieille *pantoufle*. »

Dans le patois de Bray, en Normandie, le *cafignon* est la corne qui termine les pieds des vaches, chèvres, cochons, etc. Au Puy-de-Dôme, il signifie un petit coin, un recoin. En Picardie, c'est un trognon de fruit, et par extension, un enfant chétif, une chose menue, et aussi un terme de tendresse donné aux enfants.

On a cessé d'appliquer en France le nom de *cafignon* ou de *cafignon* au chausson ou à la pantoufle. Déjà au XVII^e siècle, il ne désignait